

*AC Madenn*

**LE SCEAU DU DESTIN**

**LES YEUX DE LA RACE**

*Nouvelle*

*Huis clos dans un chalet en pleine tempête de neige où deux couples partagent un moment de promiscuité qui dévoile la nature de chacun.*



La bûche se consumait lentement dans l'âtre et personne ne fit mine de s'y intéresser. Pas même pour s'offrir un instant de rêverie, en somnolant devant les flammes orange, rouges et jaunes, majestueuses dans leur fin prochaine, ou encore en plongeant un morceau de bois sec au milieu des cendres grises.

Une vieille caisse, de ces cageots qui ont la vie dure, lui sert de siège. Ses yeux fixent un point. Lointain. Irréel. Obscur. Un point qui même si elle le fixait des heures, des jours durant, n'en existerait pas pour autant. Un point à l'image d'une ligne de mire, d'un champ de tir. Un point qui n'existe pas plus qu'un château de sable, qu'une tour d'ivoire. Mais c'est son point. A elle. Son vide. Son néant.

Adossés contre le mur d'en face, entre la fenêtre et la porte dont aucun ne se préoccupe de savoir si elle leur permettra d'entrer ou de sortir, deux êtres humains, homme et femme, attendent. « La Race », pense l'homme aux yeux verts, l'âme et le cœur débordant de mépris.

« La Race ». De celle qui regarde de biais, de travers, en diagonale. La Race le mate, avec un déploiement de techniques qu'elle voudrait discrètes. Premier regard : reconnaissance du terrain, de l'environnement. Deuxième regard : repérage de l'objet convoité. L'OTNI, objet terrestre non indentifié. Troisième regard : décelage des particularités. L'objectif de la Race, qui justifie amplement le déploiement d'une stratégie précise et renouvelée au fil de l'expérience, en vaut la peine : identifier sans jamais l'être soi-même. Mieux encore, objectif irréalisable, douce utopie perpétuée par la Race : voir, repérer, imaginer, juger, à l'instar de l'OTNI. La petite souris, quoi !

La Race voit. Elle a vu un homme, la mine rébarbative, le regard dur et froid, la barbe de deux jours, le jean usé surmonté d'un Lacoste neuf et d'une veste bleue valant son pesant d'or. Elle devine, accroché à sa ceinture, la forme du portable qui par deux fois, a retenti sans que l'homme n'y prête aucune attention. La Race est intriguée par ce mâle assis non loin d'elle, porteur d'énigmes, de secrets, porteur de sa vie.

Elle a aussi repéré, non loin, la femme. Celle du point. Les deux gredins s'y sont laissés prendre, jusqu'à se retourner pour eux aussi apercevoir enfin ce qu'elle voit, Elle. Mais la défaite fut cuisante et s'annonce parfois dès le début, puisqu'il n'y avait rien qu'un mur,

normal. Un mur de pierre, sauvage, solide. Un néant. Un vide. Mais cela, la Race ne l'a pas vu. Qui saurait voir et reconnaître le néant de l'autre ? Qui saurait entendre les mots jamais dits ? Qui aurait le cran de pénétrer au milieu d'un tonnerre d'émotions et percer le malaise quand il se fait épais, étouffant, qu'il enveloppe chaque cellule, chaque ion.

Certainement pas la Race, qui regarde sans voir, analyse sans apprécier, invente sans savoir. Je dédis ce texte aux gens de la Race qui de nous, Bienheureux que nous sommes, ne sauront jamais rien.

Qui connaît les aventures de Zenghor et Déborah ?

Zenghor est un homme grand, à l'esprit vif et intelligent, surmonté d'un caractère souvent bilieux et orgueilleux. Un esprit fort jusque dans l'attaque. Un homme qui ne se défend jamais parce qu'il attaque toujours avant. Un homme nerveux et solide. Un rouleau compresseur. S'y frotter revient à s'y piquer. C'est peut-être ça qui donne à son regard vert, cette impression d'immobilité et d'inflexibilité. Qui lui confère l'art de regarder, fixer sans qu'on puisse jamais rien y lire. D'ailleurs qui soutiendrait le regard de Zenghor ?

Déborah est la femme de Zenghor. Elle lui appartient. Corps et âme. Elle lui appartient d'autant plus que lui n'a rien. D'autant plus qu'un lien si fort les relie, de ces liens qui fragiles en soi, n'en restent pas

moins de véritables chaînes dont une vie entière ne saurait suffire pour les rompre. Et qui des deux le voudrait ? Qui des deux renoncerait à cet amour-là ?

La Race n'a pas vu le lien. Elle ne sait même pas que ces deux-là se connaissent si bien. Elle ne peut imaginer, hier, le regard chaud et humide de Zenghor, les reins cambrés de Déborah. Les soupirs, les râles ... La Race ne voit pas que dans l'espace libre, vide dans leur jargon, entre les deux corps d'amants, un faisceau d'émotions à l'état brut est en pleine effervescence. Peut-être, la Race en a-t-elle capté quelques effluves ? J'en doute. S'ils savaient. La porte deviendrait celle de la sortie. Les deux de la Race plieraient bagage au plus vite, s'éloigneraient de ces deux autres-là, capables de transformer chaque parcelle de leurs corps en diffuseur d'ondes émotionnelles.

Pour l'heure, rien ne se passe.

Déborah bouge une jambe. La Race bouge un œil. Zenghor inspire profondément, souffle, remuant le flot d'émotions comme la vase au fond de la mare. La Race oblique de la tête. C'est l'opération « angle à quarante-cinq degrés ». Un mouvement de tête léger, court, vif et sec, à peine un centimètre et c'est quarante-cinq degrés d'angle de vue dont vous écopez. Le coup préféré de la Race.

Zenghor s'irrite facilement. Parfois, son regard dur et froid se fait moqueur et arrogant quand lui aussi,

Zenghor, fait obliquer sa tête d'un petit centimètre et gagne quarante-cinq degrés d'angle de vue. Alors spectacle de pure délectation ! Panique chez la Race. Mayday ! Mayday ! Repli stratégique. La Race obtempère, baisse la tête. Les deux gredins se font face, commentent le temps : qu'il fait, d'attente, de demain, des cerises, des jours heureux ... En général, ils s'en tiennent à la consultation pure et simple de leur montre.

Zenghor s'irrite facilement. La Race l'ignore mais l'inspiration, suivie d'un souffle profond, celui qui remue les émotions comme la vase au fond de l'étang, a envoyé des effluves. Relents d'indicibles mouvements intérieurs. La Race gigote, se sent nettement moins à l'aise. Comme une arthrose qui chatouille les jours de pluie. Comme un chat qui se gratte l'oreille ces mêmes jours. Zenghor a jeté deux regards. L'un vers la Race. Un peu comme on abandonne un sac, une poubelle, sans un regard en arrière. Le second regard, fugace, vif, froid, riche de sens, d'émotions. Il l'a jeté vers la femme. Sa femme. Déborah. Il l'a jeté, parce qu'il ne pouvait pas le déposer près d'elle. Il l'a jeté parce qu'il ne pouvait reconnaître, admettre qu'il quêtait à l'instant même.

Zenghor a une richesse et une ruine. Une force et une faiblesse. Un bonheur et un malheur. Il a Déborah. Il est encombré de Déborah. Que n'aurait-il fait sans

elle ? Que de temps, que de vie, il aurait eu sans elle ! Mais elle est là, avec ses forces, ses faiblesses, ses qualités et ses défauts. Déborah se voyait haut, très haut, mais elle est tombée et c'est Zenghor, le froid, le cynique, le bilieux, qui l'a ramassée, en plein vol, qui ne voulait pas qu'elle tombe sur un sol dur, rocailleux, qui lui aurait fait mal à l'âme. Mais le poids des défauts des qualités de Déborah s'est avachi sur lui, le laissant pantelant, sans force, presque sans cris, mais jamais sans colère.

Qu'a vu la Race ? Rien. Elle a peut-être capté les deux regards. Le premier, c'est sûr. Mais le deuxième ? Celui-là, elle l'aura sûrement raté. Et il vaut mieux car Zenghor revient vers la Race. Il ne les oublie jamais, jamais tout à fait. Il se méfie d'elle. Zenghor est à cran, il les guette. L'attaque avant la défense. Le concept d'auto-défense lui est inconnu. Comment en serait-ce autrement ?

Le portable sonne pour la troisième fois. Déborah émerge doucement, abandonne le point en lieu et place où elle l'a fixé. Zenghor est agacé.

— Passe ! se contente-t-elle de susurrer de sa voix chaude et un peu rauque, comme si un mot unique pouvait effacer le reste, les autres. Ceux qui ont été lancés et qu'on ne peut plus récupérer, oublier, ou pire ceux qui n'ont pas été dits. Ceux-là sont les plus douloureux car ouverts à l'imagination de tout un

chacun. Même, surtout, de la Race. Car elle est fortiche, elle, la Race ... pour les mots pas dits.

— Donne ! répète Déborah.

Zenghor hésite, déploie ses longues jambes, entreprend un premier geste pour détacher le portable de son étui, sous le regard ébahi, ahuri et maintenant doublement intrigué de la Race qui réalise d'ores et déjà qu'elle avait loupé la moitié du film.

— Ce n'est pas la peine, murmure l'homme tandis que son regard dur, froid, inflexible se pose sur la Race qui a oublié toute stratégie et se présente toute dignité perdue, de cette dignité dont elle devrait faire preuve à chaque instant pour atteindre son objectif majeur : identifier sans être vu. Cette Race, toute oreille braquée sur les voix, tout œil dehors. Mais elle ne sait pas ce qui l'attend, la Race !

Elle ne sait pas qu'un jour, bientôt, demain, dans quelques secondes, elle quittera la Race pour devenir acteur de vie. Que leur complaisance dans l'observation de l'autre deviendra un mirage qu'elle devra oublier. Elle ne sait pas qu'il lui faudra apprendre à choisir sans juger, prendre sans quêter. Elle ne sait pas que la vase émotionnelle de Zenghor les mènera dans un océan d'émois nouveaux. C'est normal, elle ne sait rien, la Race. Elle n'a jamais appris, jamais rien su, trop occupée qu'elle était à regarder pour juger.

Déborah s'est levée, elle marche de long en large, titube, se ressaisit. Elle surveille ses gestes, ses élans, ses désirs, ses colères. Zenghor a fermé les yeux et tel un animal, hume l'air, reconnaissant de ça de là un effluve d'elle. Serait-ce possible qu'elle transporte en elle l'odeur de leur amour !

Maintenant, il regarde la Race, qui s'est figée, ne sait toujours pas plus qu'il y a un instant. Zenghor joue, la vie renaît en lui. Il sent Déborah. Il la voit. Sur la fenêtre, les gouttelettes d'eau tracent les vergetures de leur existence éphémère. La neige est dehors, froide, douce, glaciale. Déborah est un soleil, une comète, un animal. La Race attend, reprend un peu d'elle-même. Un centimètre, quarante-cinq degrés d'angle de vue, battements de cils, un regard de Monsieur à Madame. Zenghor se lève, déplie son mètre quatre-vingt-dix, étire ses muscles. Madame la Race pourrait s'émouvoir mais se retient. Elle a peur, ce n'est pas Monsieur la Race qui l'aiderait si un jour, son regard s'ouvrant à quatre-vingt-dix degrés s'arrêtait et émettait des ondes, en fidèle reflet de son émoi.

Déborah l'aime, Zenghor, son homme, son mec. Son tout, son rien. Elle a voulu mourir, c'était il y a longtemps, un jour, deux jours, quatre peut-être. En tout cas pas trois. Zenghor est venu, arrivé là sans prévenir, sans faire exprès. Juste un homme qui fuit, une erreur. « *Je ne peux plus vivre loin de toi* ». « *J'peux*

*pas dormir, j'peux plus rêver tant qu'un amour ou un ami seront enfermés, tant qu'il y aura une innocence derrière les barreaux de la loi... du silence* » chantait le poète\*. Zenghor est là, Déborah l'attend. Déborah fatiguée, morte de l'attente. Ce désir qui monte, cette envie des entrailles. Le regard vert brille, la Race déglutit. Déborah sourit. Elle est belle, Déborah, quand elle aime la vie. Zenghor a pris une bûche et attise le feu. Déborah a ouvert son manteau. La Race voit, Monsieur la Race se fait encore plus discret. Les seins de Déborah. Un poème, une fête, une douceur. Deux dômes de plaisir, de tentation. Déborah ne titube plus, ne marche plus de long en large. Elle se dirige, lèvres rouges, yeux vifs, seins gonflés vers son homme.

« *J'veux pas m'coucher* ». Zenghor attend, les jambes longues et dures sur le sol ferme.

*(\*) Ballade à Roger – Jacques Higelin*

— Vous, gronde-t-il sans un regard vers la Race qui n'a plus rien à déglutir.

Le regard vert a calmé la protestation qui voulait sortir de la bouche de Monsieur. Mais la Race ne sait jamais que regarder. Personne ne lui a appris à parler. Personne n'aurait pu lui dire à la Race. La Race n'a qu'un sens : l'œil à demi ouvert, l'œil à demi clos.

— Foutez-vous devant le feu, dit-il. Ça vous réchauffera, continue-t-il en grondant littéralement.

La Race est pétrifiée. Monsieur rêve d'un jour de courage, de détermination, de dignité. Madame la Race baisse les yeux, pense et rencontre l'idée de toujours. Ce n'est pas l'œil de Monsieur qui la sauvera. Elle soulève la paupière, elle ne dispose plus que de vingt degrés en partant du bas, mais ... quel spectacle ... La Race peut parfois jubiler. Les bottes, le jeans et ... là, quasiment contre son regard, une forme, un mouvement qu'on devine, un renflement, une protubérance de vie ... Mais merde ! Dis-le, la Race ! Un zob, un zob qui bande, un zob qui veut, un zob qui désire, qui parle. Ce n'est pas comme Monsieur la Race, Monsieur la Race bande mou, une fois par mois, parfois deux fois... par mois, ça arrive. Monsieur la Race plaisante beaucoup avec ses amis, regarde les femmes qui passent. Ils rient ensemble, traitent de salope la minijupe de seize ans, de pute la voisine d'en-dessous, de gouine l'intello solitaire, de pédé le petit jeune d'en bas, de couille molle le désespéré du coin, de macro le beau mec du sixième et de queue coupée l'africain d'en face. Ils traitent, rient, traitent. « *Gros lard, racaille, négro, marie-couche-toi-là, pétasse, connasse, ...* »

— Allez vous réchauffer ...

La grande main de Zenghor se tend vers Madame la Race. Elle ose, ose pas, puis agrippe ce morceau de chair puissant. Zenghor sourit du dedans. Lui sait voir sans regarder. Elle aurait pu ... être jolie. Elle aurait pu

... être attirante. Elle aurait pu ... être vivante, vivace, vive, vivifiante ... mais la Race l'a appelée. Elle n'est que vinasse et vinaigre. Zenghor sourit. Il entoure ses épaules, délicatement, comme pour ne pas l'effrayer. Déborah sourit, Zenghor est doux. Elle, elle le sait. Zenghor est tendre. Sa main caresse, effleure. Chaque fibre de son corps apaise, attire, enchante. Chaque geste de lui berce, câline. Zenghor est traître. Zenghor déclenche la tempête.

Madame la Race est docile. Aujourd'hui, il n'y a rien à voir, plus rien à voir. Elle suit le doux mouvement de l'homme aux yeux verts. Elle sent par delà les triples, quadruples épaisseurs de toile la chaleur des mains de Zenghor. Elle sent ce qu'elles feraient ressentir, ces mains-là, si ... C'est la première fois que Madame la Race se sent si proche de l'événement. Mais ce soir, entre la soupe et le petit salé, difficile de raconter à Monsieur la Race. Au jour de ce jour, à cette heure-là, Madame la Race ressent son premier regret. Elle s'assoit devant l'âtre, ses yeux grands ouverts pour les flammes orange, rouges et jaunes, espérant ne plus voir ces images de l'intérieur d'elle-même. Son mari l'a rejointe. Docile, lâche comme chaque jour. Comme demain. Demain, quand il racontera à Robert, José, Bernard, son aventure fabuleuse, de l'homme aux yeux verts, un clodo qu'a dû piquer un Lacoste et de la pute aux gros nibards.

Madame la Race a son premier regret. Son premier désir. Elle voudrait se souvenir, avoir son souvenir, mais rien ne vient. Elle regarde les flammes mais ne les voit plus. Elle n'ose même plus se tourner vers Monsieur. Lui non plus ne cherche plus. De ce petit regard en coin, discret, « dis, t'as vu, ceux-là ... là-bas ». Monsieur la Race n'existe plus. La peur détruit les existences frêles. C'est la loi du talion, plus encore que celle de la jungle. Madame la Race s'est faite toute petite, toute petite.

La Race connaît l'œil. Au jour de ce jour, elle prend conscience de l'oreille. Elle connaît le bruit. Celui de la Police que l'on appelle à vingt-deux heures zéro cinq. Elle connaît les messes basses, celles des bureaux quand Ginette, la collègue du B35, a été convoquée chez Monsieur Dujardin. Elle connaît le bruit des chasses d'eau, le prix d'une réparation de plomberie chez Monsieur Truc qui est vraiment trop cher et travaille mal. Elle connaît le bruit de l'appartement d'à-côté, quand la petite se fait rosser par le père ivre, quand la femme retient ses cris de douleur. Oh oui, la Race connaît le bruit. Le bruit du parasol qu'on déplie, un vingt-trois-juillet à quinze heures vingt, sur une place du sud. Le bruit du plastique d'emballage de la barquette « deux escalopes du père Doudou ». Le bruit d'une clé dans une boîte aux lettres, de la mastication de Monsieur la Race mangeant les chips le jour du pot

de départ à la retraite de Madame Duchmol. La Race connaît plein de bruits. Elle a mémorisé.

Ce bruit-là, du jour de ce jour, de cette heure-là, mériterait un coup d'œil. Mais rien à faire. A dix, comme à vingt, comme à quarante-cinq degrés, l'angle est mort. Il lui faudrait à la Race opérer un cent-quatre-vingt degrés, mais vous n'y pensez pas, la Race ne prend pas de risque. Peut-être qu'aujourd'hui ... C'est tentant. Monsieur la Race se dit que Bernard, Robert, José et les autres, ils z'en croieraient pas leurs oreilles. Mais pourquoi prendre des risques ? Quoique ... Et puis zut, l'histoire, c'est pas important, y a qu'à inventer, en rajouter juste ce qu'il faut pour qu'elle soit vraie.

Ces bruits non identifiés ont un petit goût de « déjà vu », mais où, qui, que, quoi ? Monsieur la Race n'existe plus. A la télé ? Oui, ça doit être ça, ou chez la voisine d'en dessous ... Monsieur la Race a encore plus peur.

Madame la Race laisse peu à peu une parcelle de son cerveau se mettre en mouvement, non ! en action, non ! en branle. Oui, c'est ça, en branle, en ébullition. Madame la Race, elle, elle n'a plus peur. Elle a identifié les bruits. Ce sont ceux de ses rêves, de ses fantasmes, de ses illusions et de ses désillusions. Elle sait qu'elle a compris. Elle a enfin ouvert les yeux pour de vrai. Les flammes montent et fendent l'air, mêlent leurs couleurs, s'entremêlent. Le bois crépite. La sécheresse

se fait feu. Le feu se fait flamme. Il se consume. Il brûle, réclame sa part d'oxygène. Nul n'a jamais vu Zenghor et Déborah unir leurs deux corps. Nul n'a jamais senti l'odeur de leur amour. Nul n'a jamais goûté la magie du combat de la flamme et du feu. Nul n'a jamais vu la jouissance de Zenghor et Déborah.

La porte a claqué. C'était celle de la sortie. Monsieur et Madame la Race sont assis devant le feu qui vacille. Madame la Race est toute retournée, émue, vidée comme jamais. Monsieur la Race se dit que ce mois-ci, cela fera deux fois ... qu'il bande.

Dehors, il y a des cris, des bruits de toutes sortes. Des pas qui courent. Deux détonations. L'une pour Zenghor, l'autre pour Déborah. C'en est fini de cette histoire-là. La Race n'a rien vu, rien su ... et vous non plus ... pas plus que moi.

— Robert, t'aurais vu ça ... une paire de nibards, je te dis que ça ... Il se l'ait enfilée, je te dis pas. Elle aimait ça, la garce ... t'aurais vu ça ... Tu l'aurais entendu gueuler, la salope. T'en croirais pas tes oreilles. Moi, je te dis, je te les ai matés droit dans les yeux, plutôt dans l'cul. Ah ! Ah ! Si tu vois ce que je veux dire. Hein Odile ! T'en menais pas large, toi ....

Odile, Madame la Race, ne parle plus, ne sent plus, ne voit plus, ne veut plus.

Seuls deux cris de jouissance percent encore sa mémoire. Seuls deux corps ensanglantés dans la neige

...

C'est son souvenir à elle, le seul qu'elle ait jamais eu. Elle veut le garder. Oublier la Police, les armes, les cris ... le SAMU qui les emmène, eux, les deux otages terrorisés et hagards. Oubliés les questions de la Police et les mensonges d'Edmond. Une prise d'otages, disent-ils. Non, Monsieur le Policier, nous étions là au mauvais moment, au mauvais endroit. Nous étions là quand Zenghor et Déborah voulaient s'aimer une dernière fois. Moi, Monsieur, je ne sais rien. Je n'ai rien vu. Si ce n'est qu'elle était belle, Déborah, si ce n'est qu'il l'aimait fort, Zenghor.

**fin**